Les portes de la citadelle de Damas

La contribution de l'archéologie du bâti à l'histoire cachée d'un monument

The Gates of the Citadel of Damascus: a Contribution of Building Archaeology to the Hidden History of a Monument

أبواب قلعة دمشق: مساهمة علم آثار حوامل المباني في التاريخ المخفي
لصرح أثري

Andreas Hartmann-Virnich

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/beo/818>

DOI : 10.4000/beo.818

ISBN : 978-2-35459-347-9

ISSN : 2077-4079

Éditeur

Presses de l'Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2012

Pagination : 41-66

ISBN : 978-2-35159-379-0

ISSN : 0253-1623

Référence électronique

Andreas Hartmann-Virnich, « Les portes de la citadelle de Damas », *Bulletin d'études orientales* [En ligne], Tome LXI | décembre 2012, mis en ligne le 20 mars 2013, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/beo/818> ; DOI : 10.4000/beo.818

Les portes de la citadelle de Damas

La contribution de l'archéologie du bâti à l'histoire cachée d'un monument

Andreas HARTMANN-VIRNICH

Le présent article poursuit, approfondit et élargit une réflexion sur la place de l'archéologie du bâti dans l'étude de la citadelle de Damas, à partir des recherches de l'auteur dans le cadre du projet franco-syrien réalisé entre 2000 et 2006 sous la direction de Sophie Berthier ¹. En réponse à l'étude réalisée par Hanspeter Hanisch quelques années auparavant sur de larges secteurs de la première et de la seconde enceinte de la citadelle (**fig. 1**) ², notre approche devait apporter un regard approfondi sur le monument par une analyse *pars pro toto* de certains éléments de la construction, en intégrant l'étude des fondations mises au jour dans le contexte des fouilles archéologiques, et les problématiques de la future restauration. Le caractère diachronique de l'étude des élévations imposait le relevé de l'ensemble des indices stratigraphiques susceptibles de renseigner sur l'évolution du monument jusqu'à l'époque actuelle.

Destinés à une recherche archéologique thématique centrée pour l'essentiel sur les portes et poternes des deux enceintes successives du monument dans le but d'accompagner les projets de réhabilitation en vue de son ouverture au public, ces travaux ont fait l'objet de trois publications préliminaires sur les portes majeures de la citadelle ³ suivies de deux contributions à des ouvrages collectifs qui inscrivent plusieurs autres exemples issus de nos études archéologiques dans une thématique méthodologique ⁴. Dans la mesure où ces publications récentes centrées sur la question de la méthode du relevé pierre-à-pierre ne pouvaient développer le contexte monumental des portes étudiées dans le détail, il reste

1. Ingénieur de recherche au CNRS, Sophie Berthier a dirigé le programme de recherche au titre de l'Institut français d'études arabes de Damas/Institut français du Proche-Orient (Iféad-Ifpo), en collaboration avec la Direction générale des Antiquités et des musées de Syrie (DGAMS) et avec le conservateur de la citadelle, Edmond El-Ajji. Voir BARRUCAND 2001 ; BERTHIER 2005.

2. HANISCH 1992 (1993) ; HANISCH 1993 (1994) ; HANISCH 1996. Voir HANISCH 2001, p. 66 pour des observations complémentaires sur les reconstructions de Baybars à l'angle des courtines nord et ouest.

3. HARTMANN-VIRNICH 2002 (2003) ; HARTMANN-VIRNICH 2004 ; HARTMANN-VIRNICH 2005. Voir BESSAC & BOQVIST 2005 ; BERTHIER 2005.

4. HARTMANN-VIRNICH 2011(a) ; HARTMANN-VIRNICH 2011(b).

à préciser la portée des résultats de nos recherches pour l'approche et la connaissance de l'histoire de l'édifice en tant que tel, en insistant sur l'apport des observations et des relevés pierre-à-pierre mis en œuvre.

Notre enquête, dont certains éléments ont déjà été présentés et commentés dans des publications précédentes, englobe en effet plusieurs axes thématiques qui se dégagent de l'analyse des portes et poternes du monument, étudiées à titre d'ouvrages privilégiés dont la conception et l'architecture reflètent les enjeux de la protection et du contrôle de l'accès, de la distribution, de la représentation voire de la démonstration du pouvoir. À côté des portes majeures, points focaux privilégiés de l'attention des chercheurs ⁵, les poternes et portes secondaires, beaucoup moins connues, offrent l'occasion de mettre à l'épreuve la lecture des élévations comme stratégie spécifique pour la recherche des traces de la vie et survie discrète de ces passages, dont les fonctions ont souvent évolué au cours de l'histoire de la citadelle, parfois au point d'effacer les vestiges et le souvenir de leur premier usage.

Quatre études de cas présentent cette problématique : la porte au nord du rez-de-chaussée de la tour d'entrée orientale, désormais identifiée comme une ancienne poterne déchue grâce au relevé attentif des modifications apportées à l'ouvrage ayyoubide ; le relevé des dommages, remaniements et reconstructions de la courtine voisine de la tour-porte orientale, conséquence directe de la proximité de l'entrée principale de la citadelle ; les vestiges de l'ancienne porte de la courtine occidentale mamelouke, dont l'existence fut révélée par l'étude des élévations qui identifia en même temps des blocs en remploi provenant sans doute d'une porte ayyoubide originelle ; enfin, l'étrange porte incorporée dans la galerie occidentale, résultat du remploi d'un cadre d'ouverture dont l'emplacement et la fonction d'origine restent obscurs.

Dans tous ces cas, seule une observation minutieuse des parements, trop rarement mise au service d'une recherche sur les éléments « secondaires » délaissés par les études globales, était susceptible de mettre en évidence, directement ou indirectement, les traces d'une histoire méconnue des portes et poternes de la citadelle damascène. Ces quatre études illustreront le potentiel du relevé pierre-à-pierre réalisé dans le cadre de nos recherches comme éléments complémentaires à un relevé global du monument qui était alors mis au point par une équipe d'architectes et de topographes syriens au titre de la direction de la citadelle ⁶. Nos relevés, conçus sous la forme d'une cartographie analytique détaillée et géométriquement précise à l'échelle du 10^e et du 20^e, repèrent, identifient et documentent les traces et impacts d'outil sur les blocs d'appareil, les joints et les revêtements, les altérations, accidents, destructions et les modifications au cours du temps, à la recherche de ce que l'on pourrait appeler les archives lapidaires de l'évolution du monument, de ses circulations et des fonctions de ces dernières.

5. Voir en dernier lieu YOVITCHITCH 2007, spécialement I, chapitre VII, « la défense des portes », p. 227-279 ; YOVITCHITCH 2011, p. 217-266.

6. D'après l'inscription encastrée dans la face orientale. Voir CHEVEDDEN 1986, inscription n° 9, pl. 70

La porte nord du rez-de-chaussée de la tour d'entrée orientale et les antécédents de la tour-porte ayyoubide

Notre étude des portes nord et est de la citadelle damascène avait permis de préciser la relation des portes de la nouvelle enceinte élevée à partir de 599/1203 à l'initiative du sultan al-ʿĀdil Sayf al-Dīn ⁷, frère cadet de Saladin ⁸, avec celles de la première enceinte naguère attribuée de manière quelque peu forfaitaire à l'époque seldjoukide ⁹, incorporées dans le nouveau périmètre fortifié élargi. L'analyse de la porte nord ayyoubide (vers ou à partir de 606/1209-1210) dans sa relation chronologique avec le bâti antérieur avait démontré que les ouvrages du début du VII^e/XIII^e siècle étaient conçus dès le départ comme une succession de salles d'entrée et de passages entièrement voûtées, en dépit des difficultés considérables occasionnées par la géométrie ¹⁰, la position, l'organisation et les axes discordants de l'ancien et du nouveau système défensif. L'étude de la porte orientale ¹¹ avait, quant à elle, mis en évidence une succession jusqu'alors insoupçonnée d'états antérieurs à la tour-porte (T 07) construite en 610/1213-124 ¹². L'entrée principale tournée vers la ville avait en effet été particulièrement affectée par des réaménagements intervenus entre le XI^e et le début du XIII^e siècle. Si la relation de la tour-porte ayyoubide avec une tour-porte plus ancienne (T 17), déjà conçue sous la forme d'une tour rectangulaire à trois niveaux sous terrasse sommitale et incorporée telle quelle dans l'ouvrage du début du XIII^e siècle, avait été interprétée naguère comme une simple succession de deux états à intervalle de plus d'un siècle, le dégagement des fondations et le relevé pierre-à-pierre de la façade méridionale de la tour-porte plus ancienne dans sa relation avec les constructions ayyoubides (**fig. 2**) ont révélé une chronologie nettement plus complexe dont les cinq voire six phases échelonnées entre la fin du XI^e et le début du XIII^e siècle posent entre autres la question des interventions de la première moitié et du milieu du XII^e siècle, en dépit du silence des sources écrites ¹³. En effet, la chronologie relative place désormais l'érection de la tour-porte antérieure (T 17) à une date plus récente que celle admise jusqu'alors ¹⁴, proche sans doute de la date supposée tardive du développement des tours à entrée coudée dans le Bilād al-Šām au dernier quart du XII^e siècle ¹⁵. L'appareil, la taille des pierres, déjà

7. Al-Malik al-ʿĀdil Sayf al-Dīn Abū Bakr b. Ayyūb (1145-1218).

8. Šalāḥ al-Dīn Yūsuf ibn Ayyūb (vers 1138 - 1193).

9. HANISCH 1992 (1993), p. 484-486, fig. 3 ; HANISCH 1996, p. 26-31, 73-74.

10. HARTMANN-VIRNICH 2002 (2003) ; HARTMANN-VIRNICH 2004, p. 288-298.

11. HARTMANN-VIRNICH 2004, p. 298-305.

12. CHEVEDDEN 1986, p. 354-357, n°9.

13. En particulier le « mouvement de restauration et de construction » sous les Bourides « qui transforma le paysage urbain », et son lien avec l'entourage des princes (MOUTON 1994, p. 191) ne dut pas laisser à l'écart la citadelle, qui jouait un rôle actif dans la démonstration du pouvoir princier (*ibid.*, p. 232).

14. Cyril Yovitchitch reprend l'attribution de la tour T 17 à l'époque seldjoukide (YOVITCHITCH 2007, p. 482-483), tout en en rapprochant les archères de deux exemples datés respectivement de 1136 (Palmyre, citadelle, front nord) et de 1147 (Bosra, citadelle, tour 03) (*ibid.*, note 16. Un autre exemple à Bosra, mis en relation avec une inscription de 1089 trouvée dans les décombres de la tour 01, ne peut être pris en compte, l'inscription n'étant pas conservée *in situ*).

15. MICHAUDEL 2005, p. 507. Benjamin Michaudel ne cite toutefois pas l'exemple de la tour T 17, dont l'attribution traditionnelle à l'époque seldjoukide par Hanspeter Hanisch - dont il reprend généralement la datation des ouvrages

proche des techniques ayyoubides pour le linteau monolithe et son arc de décharge, l'utilisation systématique, à la fois sommaire et ostentatoire, de remplois romains coupés et refaçonnes, et la composition du mortier noirâtre à nodules de chaux, apparentent la tour à d'autres constructions damascènes dont l'étude chronologique précise en termes d'archéologie du bâti reste à faire ¹⁶. Selon une dynamique d'accroissement des dimensions des tours observée ailleurs à Damas après l'époque seldjoukide ¹⁷, la tour était alors venue remplacer un saillant rectangulaire plus ancien, beaucoup plus petit ¹⁸, dont le socle massif fut conservé au rez-de-chaussée de l'ouvrage. Cette première tour, en grand appareil à gros joints calés avec des éclats et déchets de taille, appartenait à un remaniement de l'ancienne courtine orientale de la citadelle, qui avait déjà connu au moins deux états antérieurs, révélés par les fouilles archéologiques dans la cour au sud de la porte orientale ¹⁹ et par l'étude des élévations des structures dégagées ²⁰, avant d'être renforcée par l'ajout d'un puissant parement en grand appareil en englobant l'ancien saillant déjà en place.

À l'origine de cette série de renforcements successifs de la première courtine orientale se trouvait un premier mur en brique crue, identifié en fouille à l'est du premier rempart de la citadelle ²¹, dont le front externe, apparemment protégé par des saillants de même facture mais sur solin de pierre, était tourné vers l'ouest. Dans un second temps, un rempart maçonné fut élevé *de novo* à l'ouest du mur de terre précédent. Doté d'un parement de blocs de grand module de son côté ouest et d'un parement de petits moellons à gros joints noirs agrémentés de galets sur sa face orientale, ce mur, dont la facture répond aux constructions attribuées à l'époque seldjoukide, était lui aussi destiné à protéger un espace intérieur situé à l'est et non pas à l'emplacement *extra muros* de la future citadelle qui n'était donc, de toute évidence, pas encore construite à cette époque ²². Peu après, la construction de

de défense de la première enceinte de la citadelle damascène -, serait d'ailleurs contraire à cette hypothèse (*ibid.*, p. 506, 516).

16. L'analyse macroscopique du mortier ne saurait être qu'indicative, à l'échelle du monument même, et ne saurait servir d'argument décisif compte tenu des changements notables que la composition du liant peut subir au cours d'une même campagne de construction. Cependant, la différence des liants associés à des campagnes de construction clairement identifiées constitue un indice complémentaire susceptible d'alimenter une chronotypologie des matériaux et techniques de mise en œuvre. Il en va ainsi pour l'usage de remplois antiques à Bāb al-Ṣaḡīr, la porte sud-ouest de l'enceinte urbaine. Pour les portes de l'enceinte urbaine qui font, à la suite des travaux de Michael Braune (BRAUNE 1999), depuis 2008, l'objet d'un programme de recherche franco-syrien, voir MOUTON 2010. Rien ne semble subsister des barbacanes (*bāšūrāt*) que Nūr al-Dīn fit construire devant plusieurs portes de l'enceinte urbaine de Damas (YOVITCHITCH 2007, p. 248-249 ; YOVITCHITCH 2011, p. 235).

17. YOVITCHITCH 2007, p. 117 ; YOVITCHITCH 2011, p. 115.

18. La première tour est antérieure à un parement de la première courtine dont des éléments subsistent dans la façade orientale de la salle tétrastyle ayyoubide (voir ci-dessous). Sa saillie n'était que d'environ trois mètres.

19. Conduites en 2005 par la DGAMS sous la direction de Michel Maqdissi. Voir HARTMANN-VIRNICH 2005, p. 7-8

20. HARTMANN-VIRNICH, 2005, *ibid.*

21. Voir notes précédentes.

22. Cette chronologie relative, qui tend à confirmer le témoignage d'Ibn Ṣaddād selon lequel Damas ne possédait pas de citadelle avant la prise de pouvoir des Seldjoukides (cité dans CHEVEDDEN 1986, p. 28 ; YOVITCHITCH 2007, II, p. 480), n'est guère compatible avec l'ancienne hypothèse qui situe la limite occidentale des fortifications urbaines antérieures à la citadelle seldjoukide dans le prolongement de la limite occidentale de celle-ci (CHEVEDDEN 1986, p. 263), et avec la possibilité de l'existence d'une fortification antique sur l'emplacement de la citadelle médiévale

la citadelle seldjoukide inversa le sens de cette fortification, et réutilisa le rempart déjà en place, doté d'un nouveau parement à l'est, pour en faire le mur oriental d'une citadelle dont l'emprise se trouvait désormais à l'ouest du périmètre fortifié précédent.

L'histoire complexe des origines du front oriental de la citadelle, qui avait succédé à un rempart dont la structure inversée était inadaptée à la protection de la nouvelle forteresse, semble expliquer l'évolution de la porte orientale, qui résulte d'une série de mesures destinées à renforcer la puissance et l'efficacité des structures défensives. La nature et le sens des modifications réalisées au cours du XII^e siècle, naguère méconnues ou attribuées à l'état initial de l'époque seldjoukide, fut essentielle pour la compréhension du grand projet d'al-'Ādil Abū Bakr comme aboutissement d'une évolution continue, au lieu d'une rupture complète avec les structures défensives antérieures. L'étude archéologique de la porte septentrionale de la tour-porte ayyoubide (T 07) confirma cette relation par une lecture pierre-à-pierre des élévations dont les conclusions furent ensuite confirmées par les sondages archéologiques.

À l'instar de la tour-porte du XII^e siècle (T 17), la tour ayyoubide (T 07) est pourvue d'une porte secondaire sur son côté nord, qui donne aujourd'hui sur une galerie interne en contrebas, établie en 687-689/1288-1290 ²³ (fig. 3, fig. 4) contre la courtine (C 08) rebâtie après la destruction par les Mongols en 659/1260-1261, une fonction qui lui valut d'être interprétée comme une ouverture percée postérieurement ²⁴. Dans le cas de l'ancienne tour-porte (T 17), la porte basse ménagée dans le mur nord à côté de l'archère tardivement transformée en passage était à l'origine une poterne descendant vers le fossé du premier rempart de la citadelle : or, la fouille du passage de la porte dans le mur nord de la tour-porte ayyoubide (T 07) mit au jour un escalier qui suggérait une fonction similaire.

D'autre part, la disposition de ce passage et de la chambre de tir contiguë, ménagée dans le même mur nord à proximité immédiate de la porte ²⁵, ainsi que la présence d'une bretèche sommitale à l'aplomb des deux ouvertures sur la face externe de la tour, s'avéraient incompatibles avec l'existence d'une courtine entre le passage et l'archère jointive. Or, si la conception de la tour ayyoubide ne permettait pas de disposer une courtine à cet emplacement, la courtine mamelouke qui y fut élevée postérieurement ne s'adapta en effet que très imparfaitement à l'ordonnance de la tour ayyoubide.

Le relevé pierre-à-pierre de la porte, dont l'appartenance à l'état d'origine ne fait aucun doute compte tenu de sa parfaite intégration dans la maçonnerie de la tour et de l'emploi des mêmes techniques de taille et de finition hiérarchisées qui caractérisent les autres portes de l'ouvrage, avait mis en évidence des modifications significatives apportées au couvrent

(voir SACK 1989, Abb. 3 et 5), toujours admise par Pierre Leriche et ses collaborateurs à l'issue des sondages réalisés au début des années 2000 (voir LERICHE, AL-MAQDISSI, GELIN 2002-2003, p. 452 ; YOVITCHITCH 2007, II, p. 480).

23. Date de la construction de la galerie entreprise par le sultan Qalāwūn, d'après une inscription *in situ*. Voir CHEVEDDEN 1986, p. 210-211 et inscription n° 29, p. 431-437 et pl. 74-75.

24. CHEVEDDEN 1986, p. 210.

25. Paul Edward Chevedden attribue cette archère à tort aux réfections de Baybars, car elle est en contradiction avec la modification du parcours de la courtine jointive, dont elle serait ainsi contemporaine (CHEVEDDEN 1986, p. 210).

du passage mural suite à une destruction partielle du parement externe. La porte, inscrite dans l'appareil des parements intérieur et extérieur de la tour dont les assises dénivelées sont raccordées dans l'embrasure à hauteur des retraites en réserve pour les vantaux, a été exhaussée tardivement en arasant à fleur son linteau monolithe, en surélevant le seuil et en agrandissant vers le haut la feuillure en retrait pour les vantaux. Une fissure dans les grands blocs au-dessus du linteau disparu témoigne de la force des mouvements dans les maçonneries déstabilisées, annonce ou conséquence du remplacement complet de la voûte originelle du passage mural vers l'extérieur, à laquelle on substitua un berceau segmentaire plus bas, appuyé sur les murs retailés à tas-de-charge, une reconstruction qui alla de pair avec une réfection partielle du parement extérieur au-dessus d'un arc de décharge adossé à la voûte. L'escalier à l'intérieur du passage rachetait un important dénivellement entre le sol intérieur de la tour et les abords extérieurs, une caractéristique que l'on retrouve aux poternes des tours du front sud donnant sur le fossé, à plusieurs mètres au-dessus du fond de ce dernier. À la différence de ces poternes très modestes, la porte septentrionale de la tour T 07 se présente comme un véritable accès secondaire, semblable à celui qui se trouve du côté sud de la même salle d'entrée à l'ouest du grand portail pour desservir l'espace à l'extérieur entre les deux courtines successives. Cette importance relative rappelle celle des deux portes de la tour T 10 au nord, le pendant de la tour-porte orientale, dont une seule devait servir d'accès, et l'autre de poterne. Elle permet de ce fait de reconsidérer les sources écrites qui mentionnent effectivement une poterne (*bāb al-sirr*) en face d'une grande résidence princière urbaine (*dār*), que Paul Edward Chevedden se vit contraint de situer au sud en raison de l'absence supposée de toute poterne du côté est de la citadelle ²⁶.

Trop large et exposée aux tirs, la poterne dut constituer un danger en cas de siège : la réfection sommaire de sa voûte et du parement externe au-dessus du passage furent la conséquence de dommages que la tour et la courtine jointive, qui se situaient nécessairement à l'ouest de la poterne, avaient probablement subis lors du siège mongol de 1260. On peut alors supposer que la disposition originelle de cette partie de la muraille d'al-ʿĀdil, avec le doublement de l'entrée monumentale au sud de la tour par une poterne au nord, avait constitué un des points vulnérables dont l'adversaire sut tirer profit, ce qui expliquerait parfaitement la modification du tracé de l'enceinte lors de la reconstruction entreprise par Baybars, destinée sans doute à mettre à l'abri *intra muros* la poterne endommagée, jugée trop dangereuse. La courtine C 08 actuelle, construite *de novo* par Baybars en 659/1260-1261 ²⁷, ne put être raccordée à la tour-porte ayyoubide qu'en

26. CHEVEDDEN 1986, p. 59-60, d'après Sibṭ Ibn al-Ġawzī. Cette localisation au sud entraîne d'autres déductions, dans la mesure où le belvédère (*ṭayyāra*) au-dessus de la poterne en question, que Chevedden attribue à la tour d'angle sud-ouest (T 01), sert à une révision des troupes en 618/1221 et qu'il est identifié avec un autre reconstruit par Baybars après le siège mongol de 658/1260 (*ibid.*). Les sources restent peu explicites au sujet des poternes : Ibn Ṣaddād, en décrivant la citadelle dans son état reconstruit par Baybars, ne mentionne que trois poternes donnant sur le fossé, en se référant probablement à celles des tours ayyoubides de la courtine méridionale (cité dans CHEVEDDEN 1986, p. 88).

27. À l'encontre de Chevedden, Cyril Yovitchitch interprète la courtine C 08 comme un ouvrage essentiellement ayyoubide, exhaussé par Baybars dont l'inscription aurait été encastrée après-coup dans les assises à bossage

réalisant une jonction dissymétrique et hybride, affaiblie de surcroît par l'aménagement d'une niche de tir au contact même de la tour. L'axe de la courtine reconstruite dut ainsi dévier de l'axe de la courtine C 06 au sud de la tour-porte T 07 au profit d'une trajectoire oblique, au lieu de s'aligner sur l'angle interne de la tour, et condamna ainsi le système des bretèches sommitales. Ce furent ces conclusions de l'étude du bâti qui motivèrent la décision de la direction de la citadelle de réaliser un sondage à l'emplacement présumé de la courtine ayyoubide, mettant effectivement au jour un puissant radier de fondation à son emplacement présumé à l'ouest du passage, dans l'alignement de la courtine au sud de la tour-porte T 07.

La restitution de la poterne oblige donc à reconsidérer le projet d'al-ʿĀdil dans son ensemble. En effet, l'ordonnance de la tour-porte du ^{xii}^e siècle préfigure celle de la tour ayyoubide qui en reprit les fonctions en plusieurs points : les deux tours englobent une tour précédente beaucoup plus petite. À leur entrée principale au sud répond une poterne au nord à côté d'une chambre de tir proche de l'angle nord-est. À l'est, les dimensions réduites de la tour ancienne ne laissaient la place qu'à une seule archère, tandis que la tour ayyoubide, beaucoup plus large du côté le plus exposé, est divisée en deux travées approximativement carrées équipées chacune de deux chambres identiques. Aussi, la tour du ^{xii}^e siècle annonce-t-elle déjà dans le principe la conception de la future tour-porte ayyoubide. Le grand projet d'al-ʿĀdil tint compte des travaux de ses prédécesseurs qui avaient naguère ébauché des ouvrages dont l'ordonnance générale était déjà similaire, mais dont la solidité et les dimensions étaient devenues rapidement obsolètes avec l'évolution considérable de l'architecture défensive au cours de la seconde moitié du ^{xii}^e et du début du ^{xiii}^e siècle, en réponse à la puissance accrue des engins de siège ²⁸.

La courtine de la porte orientale

L'exemple de la courtine (C 06) chaînée à la tour-porte orientale et élevée en même temps illustre l'intérêt d'une approche archéologique centrée sur les transformations et altérations du parement. Le niveau inférieur du mur, qui remonte en partie à la construction du début du ^{xiii}^e siècle, est fortement endommagé par des impacts de projectile (**fig. 5**), reçus à des époques où l'espace ouvert entre la muraille et les deux tours de flanquement n'était pas encore coupé par l'ouvrage de refend avancé de la barbacane tardo-médiévale ou proto-ottomane, un changement fondamental qui entraîna ou entérina définitivement l'aménagement d'un bâti parasite au rez-de-chaussée duquel les bossages de la courtine ayyoubide furent arasés et les parements entaillés pour accueillir les poutres des planchers.

ayyoubides, au prix d'épaufrures qui attesteraient ce remaniement (YOVITCHITCH 2007, p. 489 et pl. 134 B). À défaut d'un relevé détaillé et d'une étude pierre-à-pierre précise de l'ouvrage, l'argumentation ne tient pas compte de la fréquence des épaufrures dans l'ensemble du parement, et de la probabilité d'une construction du mur avec les blocs de la courtine ayyoubide démontée, suggéré par l'assemblage.

28. Selon l'hypothèse de Paul Chevedden (CHEVEDDEN 1986, p. 274-290 ; CHEVEDDEN 1999).

La partie supérieure de la courtine résulte de plusieurs réfections et exhaussements lisibles dans la construction, les types d'appareil et les rejointoiements successifs : la séquence chronologique de ces modifications débute par la mise en œuvre, au-dessus de la partie inférieure ayyoubide résiduelle, d'un système défensif de bretèches sous un crénelage sommital, qu'une série d'inscriptions attribue à 'Izz al-Dīn Aybak au nom d'al-Nāṣir Muḥammad, fils du sultan mamelouk Qalāwūn, en 713/1313-14 ²⁹ (fig. 6). Or, si un premier examen du mur avait donné lieu à l'identification de ce système défensif, inconnu jusqu'alors car dissimulé sous l'épais enduit d'une surélévation plus récente, l'étude sur échafaudage permit de préciser la stratégie des bâtisseurs qui avaient pris le soin de masquer intentionnellement les anciens créneaux, points vulnérables du mur, par un nouveau jeu de faux joints rubanés, le dernier de quatre rejointoiements successifs identifiables dont le troisième avait été réalisé lors d'une réparation intermédiaire. La répartition des plus gros impacts de boulet sur le mur, dont les plus fortes détériorations ont affecté les assises au-dessous des bretèches, montre que le sommet de la courtine ayyoubide avait subi d'importants dommages avant la restauration d'al-Nāṣir Muḥammad ³⁰, certainement à l'occasion du bombardement mongol de 699/1300 lors duquel des catapultes avaient été installées dans la cour de la Mosquée des Omeyyades ³¹. La concentration des impacts au centre du mur jusqu'à environ cinq mètres au-dessous des corbeaux des bretèches illustre à la fois la grande précision du réglage du *manḡanīq* ³² et la violence d'une attaque clairement ciblée dont l'objectif était probablement la destruction d'un système de défense comparable, antérieur aux archères, merlons et bretèches de la restauration mamelouke qui réutilisa certains blocs ayyoubides, dont peut-être les corbeaux des bretèches.

La réparation d'al-Nāṣir Muḥammad est caractérisée par des joints rubanés plats à flancs biseautés, faits de mortier gris. Semblables aux joints de la construction ayyoubide, ils diffèrent toutefois de ceux conservés dans la partie basse de la même courtine par leur largeur réduite et leur couleur plus sombre. Leur confection est liée à la pose de l'inscription centrale qui succède aux rubans de la construction ayyoubide. De son côté, le système défensif mamelouk subit à son tour des dommages, dont les impacts ont touché, entre autres, ces nouveaux joints rubanés et l'inscription monumentale au centre. La chronologie relative des impacts est révélatrice de leur rapport avec l'évolution du monument : une première série de dommages fut réparée avec un mortier de ragréage dans lequel furent façonnées quelques parties manquantes des lettres : en effet, on distingue des traces d'outils de retaille tant sur la pierre que sur le mortier. Ce fut sans doute à l'issue de la réparation

29. CHEVEDDEN 1986, p. 447-449, n°32, pl. 65.

30. Les impacts inférieurs à l'étage défensif al-Nāṣir Muḥammad se répartissent en deux groupes séparés par une assise indemne. Rien ne permet toutefois de les attribuer à deux sièges distincts, ou à un simple changement des paramètres du tir d'un même engin. Les déplacements latéraux qui ont modifié la position des corbeaux de la bretèche nord pourraient être le fait soit d'un séisme, soit des impacts violents des boulets d'engin de siège, dont le mur et les bretèches ont souffert à au moins deux reprises. La minceur du mur de courtine et celle des parpaings de la bretèche, d'environ 18 cm par endroits, aurait alors favorisé le déplacement des éléments en encorbellement.

31. CHEVEDDEN 1986, p. 97-98.

32. Pour l'usage massif et efficace de mangonneaux lors des sièges des armées mongoles, voir NICOLLE 1999, p. 296

qu'une peinture rouge au minium fut appliquée à l'inscription. À ce remaniement succéda une nouvelle réfection des joints rubanés, caractérisée par des rubans gris posés, au moins partiellement, sur un couvrement blanc débordant, en incisant deux traits parallèles dans la surface de ce dernier pour positionner les joints.

La hauteur insuffisante de la courtine conduisit à l'ajout d'un étage, pour lequel le crénelage d'al-Nāṣir Muḥammad fut comblé et exhaussé avec un appareil sans bossages dont le module uniforme de 33 à 35 cm annonce l'appareil comparable des étages de la future barbacane. Au-dessus de l'ancien crénelage, une assise de raccord sert d'appui aux corbeaux de la bretèche centrale de ce dernier niveau défensif, en dissimulant les créniaux et l'assemblage sommaire de la bretèche sous un nouveau réseau de joints rubanés inspiré du précédent, mais non rarement indépendant des joints réels. Ce dernier jointolement et rejointolement se distingue par l'abondance et l'épaisseur du mortier blanc qui raccorde les aspérités des surfaces en noyant les joints plus anciens, et par le profil anguleux des rubans noirs très marqués. De part et d'autre des rubans, des traits parallèles gravés dans le mortier blanc relèvent du tracé et de la fabrication des joints en deux temps.

Cette réfection subit une autre attaque, dont résultent des impacts observés dans la partie supérieure de la courtine à partir de la hauteur des bretèches d'al-Nāṣir Muḥammad, caractérisés par un éclatement en profondeur des blocs et une zone de choc sensiblement circulaire dont le diamètre maximal d'environ 8 cm devait correspondre approximativement à la taille des boulets utilisés, projetés avec une vitesse qui semble supérieure à celle des projectiles de la première attaque. Un boulet resté fiché dans un joint, qui pourrait provenir de la même intervention militaire (**fig. 5**), laisse à penser qu'il s'agit de projectiles d'armes à feu (*madāfiʿ*, *makāḥil*) dont l'usage à et contre la citadelle est attesté dès 791-793/1389-1391 et, notamment, pour le siège de Tamerlan en 803/1401³³. En 926/1520, les insurgés mamelouks contre le nouveau pouvoir ottoman bombardèrent le front oriental de la citadelle avec une *sabqiyya* dans le but d'attaquer la porte³⁴. Il n'est pas improbable que les dommages de la courtine résultent d'une de ces dernières attaques attestées par les sources écrites et archéologiques.

À la différence des impacts plus anciens, plus larges et irréguliers, les ondes de choc provoquées par les projectiles plus récents dessinent une couronne de fissures radiales clairement lisible, les cassures se prolongeant de la même manière vers l'intérieur des blocs, sur une profondeur d'environ 15 cm voire davantage, d'après le témoignage des parties dont la détérioration permet d'en mesurer l'effet. La répartition de ces impacts montre une concentration dans l'entourage des deux archères latérales qui flanquent la bretèche sommitale. De même, l'angle aigu et la position de deux pointes de flèche fichées dans les joints rubanés relèvent d'une tentative d'atteindre les ouvertures de tir, très hautes, et peut-être aussi l'intérieur du puits du mâchicoulis supérieur. Compte tenu de la relative

33. CHEVEDDEN 1986, p. 101-104, 109.

34. CHEVEDDEN 1986, p. 124, qui traduit ce terme par « canon ». Pour l'étude des découvertes d'armement à la citadelle, voir NICOLLE 2011.

légèreté des dommages causés par les boulets, et de leur concentration autour des archères et bretèches, on peut imaginer que les tirs ne devaient pas détruire le mur, mais cibler les défenseurs au cours d'une attaque menée contre la porte de la citadelle au rez-de-chaussée de la tour contiguë. Aussi faut-il conclure que l'espace entre les tours et le passage à la porte pouvaient encore être atteints sans un mur de barrage, incompatible avec la position rapprochée des tireurs. La similitude constructive des parties hautes de la courtine avec les étages de la barbacane laisse à penser que la mise en œuvre de celle-ci, contemporaine peut-être de la réparation des parties hautes et de la bretèche sommitale de la courtine, était la réponse à cette attaque. Ceci nuance ainsi l'interprétation de Chevedden qui considère tout l'ensemble de la surélévation comme postérieur au siège de 926/1520³⁵. Au flanc occidental de la bretèche, un des blocs de chaînage a été taillé dans une inscription mamelouke, élément naguère méconnu qui rappelle l'un des deux fragments remployés dans le mur de la « barbacane » au lit d'attente du retrait du mur du rez-de-chaussée.

Ainsi, le relevé pierre-à-pierre détaillé du mur livre-t-il, tel un vaste puzzle, des clefs supplémentaires pour la chronologie de la porte orientale et des ouvrages qui devaient en protéger l'approche. Au-delà des phases de construction l'analyse fine des surfaces murales révèle les conséquences des sièges et la pensée constructive des bâtisseurs qui ont cherché à pallier les blessures et les faiblesses du monument, parfois plus en apparence qu'en substance. De manière indirecte, elle renseigne aussi sur l'emploi des engins de siège et sur leurs effets destructeurs. Indépendamment de la discussion sur la fonction économique, esthétique ou défensive des bossages³⁶, le constat des dégâts occasionnés par les boulets fait apparaître un double avantage mécanique des pierres à bossage par rapport aux pierres qui en sont dépourvues : d'une part, la surépaisseur du bossage ajoute une masse utile pour l'absorption des ondes de choc, en écartant les fractures du cœur de la pierre. D'autre part, les bords arrondis des bossages ont, dans plusieurs cas, visiblement dévié des boulets en faisant ricochet sur le mur – une des raisons qui pourraient expliquer un impact dans la demi-coupole à *muqarnas* de la porte orientale qui était, en principe, trop à l'écart des tirs pour subir une destruction ciblée, inutile au demeurant.

La « porte secrète » disparue de la courtine occidentale

L'exemple des vestiges de l'ancienne porte de la courtine occidentale, naguère dissimulés dans une annexe inaccessible et trop fragmentaires et ténus en apparence pour avoir pu retenir l'attention des chercheurs, illustre un autre aspect de l'analyse pierre-à-pierre des élévations de la citadelle damascène à la recherche de l'histoire méconnue de ses portes, tout en ouvrant à son tour sur la réflexion sur la fortification dans son ensemble.

35. CHEVEDDEN 1986, p. 209.

36. Voir BESSAC 1995, p. 397-398 contre Paul Deschamps, qui cite Philon de Byzance (II^e siècle av. J.C.), ingénieur et auteur d'un traité sur la poliorcétique qui « recommande des bossages dans la construction des forteresses » (DESCHAMPS 1934, p. 228). Pour une interprétation exclusivement économique des bossages, à l'exemple de ceux de la citadelle damascène, voir BESSAC & BOQVIST 2005, p. 239.

À la différence des portes majeures à l'est et au nord, la troisième porte à l'ouest, désignée dans les textes comme « porte secrète » (*bāb al-sirr*), et supposée se trouver au centre du front occidental ³⁷, n'était connue que des sources écrites ³⁸. Si elle est mentionnée au plus tard depuis l'époque ayyoubide ³⁹, la reconstruction de la courtine occidentale à l'époque mamelouke, sa réparation après le tremblement de terre dévastateur de 1173/1759 ⁴⁰, et le percement d'une porte à l'époque ottomane tardive ⁴¹ n'avaient en effet laissé aucune trace jusqu'alors identifiée d'une porte plus ancienne de ce côté du monument, donnant sur la plaine et particulièrement exposé, une position qui avait valu au front occidental un bombardement sévère et destructeur lors du siège mongol de 1260 ⁴². Les fortifications rebâties à l'issue de cette catastrophe furent dotées à leur tour d'une porte à l'ouest, réservée à l'usage du sultan d'après Ibn Šaddād ⁴³.

Profondément altérées par les remaniements d'époque ottomane, les constructions médiévales n'offraient qu'une image fragmentaire et incertaine de leur ordonnance architecturale originelle. Notre intervention ⁴⁴ portait sur le relevé pierre-à-pierre détaillé de ces élévations (**fig. 7**) à la recherche des vestiges d'une porte antérieure aux états ottomans que Chevedden avait restituée d'après le seul témoignage des sources écrites comme ouvrant « directement dans la face du mur ouest de la citadelle » ⁴⁵. Il en allait ainsi pour le parement intérieur de la courtine mamelouke au nord de la porte ottomane, où un pan de mur en retrait, masqué sous un badigeon semblait annoncer la présence d'une telle ouverture « directe » obturée dont l'existence était pourtant contredite par l'homogénéité du parement interne et l'absence de toute trace d'ouverture au parement extérieur de la courtine. Situé dans une pièce voûtée aménagée comme salle des gardes pour l'entrée

37. CATHCART KING 1951, p. 91 ; CHEVEDDEN 1986, p. 292.

38. Jean Sauvaget cite l'énumération des portes de la citadelle mamelouke selon Abū l-Baqā : « À la suite de Bāb al-Ḥadīd, du côté ouest, est la Porte Secrète (*bāb al-sirr*) que l'on appelle ainsi parce qu'elle est également spéciale à la citadelle : les Turks (Mamelouks) l'utilisaient pour quitter secrètement la citadelle, ou y pénétrer. Celui qui sort par cette porte franchit un pont de bois jeté sur le fossé de la citadelle... » (SAUVAGET 1930, p. 220) Pour Sauvaget (*ibid.*, p. 221) la porte secrète des Mamelouks ne devait « être autre chose que la salle d'audience et la Porte Secrète des Ayyoubides, ayant conservé leur destination première. Il est impossible d'admettre que la Porte Secrète, réservée à l'usage du Sultan, et la salle d'audience, où il exerçait une des principales prérogatives de son rang souverain, n'aient pas été en rapport très étroit avec le palais, tout au moins avec la partie publique, « officielle » pourrait-on dire, de celui-ci ». Le terme *bāb al-sirr* n'est pas réservé à cette seule porte, car Sibṭ Ibn al-Ġawzī, en se référant aux travaux du fils d'al-'Ādil, l'utilise pour désigner une des poternes à l'est ou au sud de la citadelle (CHEVEDDEN 1986, p. 59. Voir *supra*).

39. L'attribution de cette porte à Nūr al-Dīn, proposée par Nikita Éliasséeff (ÉLISSÉEFF 1949-1951, p. 28) ne se fonde sur aucune source (CHEVEDDEN 1986, p. 47).

40. CHEVEDDEN 1986, p. 163-164, note 191, p. 244.

41. Impropre à un usage défensif, tel qu'il fut encore nécessaire à l'époque des révoltes de 1201/1787 et de 1227/1812 (CHEVEDDEN 1986, p. 133-134), et lié à des aménagements intérieurs datables du milieu du XIX^e siècle, ce passage est décrit dès les années 1860 comme l'entrée principale de la citadelle (*ibid.*, p. 139).

42. D'après les témoignages oculaires de Sibṭ Ibn al-Ġawzī, Abū Šāma et Ibn Wāṣil, plus d'une vingtaine de mangonneaux construits pour la circonstance, et d'autres engins de siège furent investis pour attaquer la muraille pendant deux jours et nuits, jusqu'à la reddition de la garnison (CHEVEDDEN 1986, p. 78-79 et p. 155, note 121).

43. Cité dans CHEVEDDEN 1986, p. 89.

44. Voir HARTMANN-VIRNICH 2005 (a) et 2005 (b). Rapports inédits déposés à l'Ifead/Ifpo, Damas et à la DGAMS.

45. CHEVEDDEN 1986, p. 164, note 191.

principale de la citadelle jusqu'au début des années 2000 et conséquemment inaccessible et invisible, le mur présentait certes un panneau en retrait de 16 cm, largement masqué du côté gauche par le mur de refend méridional de la salle ottomane, mais la continuité des assises visibles sous le badigeon et l'absence d'un linteau contredisaient d'emblée l'existence d'un passage muré et d'une improbable ouverture frontale sur l'extérieur. En revanche, la typologie des portes de la citadelle confirmait qu'il s'agissait en réalité des restes du panneau en retrait pour le vantail d'une porte orientée dans le sens est-ouest perpendiculaire. À la suite de ce constat, le démontage du mur de refend d'époque ottomane tardive, décidé par le conservateur en chef du monument ⁴⁶, suivi de la fouille de la salle et du passage ottoman, permirent de localiser les piédroits et le seuil de la porte précisément à l'emplacement et au niveau pressentis, et d'en déduire les dimensions à partir de celles du panneau en réserve pour le vantail.

Le dégagement du seuil et des vestiges de la porte ouest permit de confirmer l'hypothèse d'une niche pour un vantail unique large de 163 cm, et de restituer la largeur de la porte qui s'avancait d'environ 90 cm sur le flanc du passage de l'entrée ottomane. Le piédroit opposé, réutilisé dans l'état ottoman de la porte, était biseauté, peut-être dès le départ, pour faciliter le passage coudé qui se retournait aussitôt vers l'intérieur de la citadelle (**fig. 8**). En scrutant la surface des blocs et des joints, parfaitement lisibles dans les niveaux archéologiques, il s'avéra que la première assise au-dessus des fondations de la courtine était entièrement composée de blocs en réemploi accidentés et retaillés, dont certains avaient été posés sur chant ou en délit et calés à l'aide de petits blocs pour obtenir un lit d'attente égal. La chrono-typologie établie à partir de l'étude individuelle et comparative des portes de la citadelle permit alors de préciser la date et la provenance des remplois, dont les tailles au ciseau grain d'orge à dents serrées, combinées ou non avec l'usage de la *ṣaḥūṭa* ⁴⁷, s'inscrivent dans un répertoire ayyoubide clairement caractérisé, et dont la forme comme les traces d'usure lisibles sur certaines pierres trahissaient l'appartenance à une porte ⁴⁸. Les deux premières assises du piédroit, toujours en place car protégées sous un remblai apporté lors d'un exhaussement tardif du seuil, provenaient à leur tour

46. Edmond El-Ajji, avec l'autorisation de la DGAMS.

47. La variante du taillant grain d'orge à emmanchement perpendiculaire qui est en usage au Proche-Orient.

48. La première assise des élévations était posée sur un empierrement ou affleurement irrégulier de pierres, lié à une terre argileuse ocre dure, provenant du substrat naturel. Tous les blocs de l'assise, calés par endroits avec des galets et des pierres plates non taillées qui s'étaient par endroits enfoncées légèrement dans le niveau sous-jacent ou y ont été encaissées intentionnellement, s'avéraient être des remplois, posés pour la plupart sur chant et assemblés avec un mortier gris très débordant destiné à en masquer les cassures et épaufrures, étalé à la truelle contre le bord des blocs en formant des sillons en « V ». Les blocs avaient été délibérément choisis et retaillés pour la configuration très spécifique de cette première assise. Ils se distinguent des blocs à bossage frustes des assises suivantes par leur face lisse taillée au grain d'orge, où l'on distingue sans aucun ordre ni hiérarchie différents types de tranchant d'outils et de techniques de taille, toutes caractéristiques des appareils ayyoubides façonnés pour des ouvrages ou des parties d'ouvrages privilégiés, mais en aucun cas pour une niche de vantail de porte. Deux blocs étaient fortement usés par frottement, qui a effacé en partie les impacts des dents de l'outil de finition : il s'agissait de blocs de pavement, sans aucun doute dans l'entourage d'un seuil, compte tenu de l'excellente qualité de la taille qui contredit un usage pour un pavement ordinaire.

d'un piédroit plus ancien, remployé et retaillé pour la circonstance. Le premier bloc, qui accueille la crapaudine, avait été inséré en tiroir dans un bloc de piédroit retaillé d'une porte ayyoubide, un autre remploi prélevé probablement sur les vestiges de la même porte antérieure. Or, aucune poterne ayyoubide de la citadelle, même secondaire, ne montre de telles anomalies. Ce premier bloc qui devait former le seuil est coupé à environ 10 cm du piédroit, l'attente étant poursuivie par un autre bloc, non jointif, avec un important écart. Il n'est pas certain que ce dispositif résulte d'une réfection du seuil ou qu'il remonte à l'origine de la porte.

Ce constat est de première importance compte tenu des caractéristiques très spécifiques des tailles fines, largement réservées à l'entourage des portes et aux retombées des voûtes dans les ouvrages d'al-ʿĀdil, comme du remploi de pierres de piédroit et de pavement spécifiques, rarement conservées *in situ* dans les ouvrages ayyoubides en raison de leur usure et de l'évolution des sols. Il confirme ainsi la date post-ayyoubide du mur actuel et de la porte qui lui était associée, et la spoliation des restes d'une porte d'époque ayyoubide. La présence d'un fragment mouluré erratique remployé dans la superstructure remaniée de la courtine au-dessus de la porte actuelle tend à confirmer la préexistence d'une porte ayyoubide dans le secteur. De par la modénature en zig-zag et les techniques de taille, cet élément appartenait à un encadrement comparable à celui de la porte orientale, mais de proportions moindres (**fig. 9**). Dans la mesure où la porte de la courtine mamelouke fut reconstruite avec des matériaux récupérés et refaçonnés, il ne peut faire de doute que la porte ayyoubide, ou ses restes, avaient été démontés auparavant. Son emplacement et son ordonnance sont de ce fait incertains, mais il ne peut faire de doute que sa disposition et, peut-être, la conception de l'entrée dans son ensemble étaient différentes.

La reconstruction mamelouke de cette partie des défenses et de la porte répondait à un projet qui dut minimiser et dé-monumentaliser l'impact visuel de la porte originelle, tel que l'on est tenté de le restituer à partir des fragments conservés. Logée simplement dans une des chambres voûtées de la courtine, certes plus grande et plus profonde que les chambres de tir voisines (**fig. 8 b**), et perpendiculaire à la courtine, la porte mamelouke était peu visible de l'extérieur, masquée par la continuité d'un front sans ressaut au prix d'un mur de très faible épaisseur, inférieure à un mètre à l'emplacement du panneau en retrait pour le vantail. Cette disposition donnerait une image concrète à la description de l'entrée cérémonielle du *nāʾib* telle qu'elle se déroulait à la fin de l'époque de Qalāwūn, le nouveau gouverneur devant s'incliner vers la *qibla* au sud en ayant la porte à sa gauche, avant d'emprunter le pont-levis du fossé pour y entrer à cheval ⁴⁹. Notre relevé de la face interne de la courtine au sud du passage ottoman mit en évidence les restes d'un escalier arasé qui longeait la courtine pour tourner à 90° en direction d'un étage situé probablement dans un corps de bâtiment en saillie sur la courtine immédiatement au sud de la porte (**fig. 8 a**). Si l'on peut donc supposer que cette porte « cachée » était protégée à une époque incertaine par un ouvrage situé en face de l'entrée, les sondages réalisés dans le passage

49. D'après le texte cité dans YOVITCHITCH 2007, chapitre VII, p. 277 ; YOVITCHITCH 2011, p. 258.

de la porte ottomane au moment des travaux de relevé ⁵⁰ n'ont toutefois pas permis d'en retrouver la trace ⁵¹.

Une première transformation de la porte, d'époque ottomane, consista à aménager un nouveau seuil, lié à un exhaussement du sol, à un dallage de facture soignée, et à de nouveaux piédroits. Cet état dut perdurer pendant un certain temps, à en juger par les enduits et revêtements successifs qui en recouvrent les structures. La reconstruction de la porte ottomane à près d'un mètre plus au nord, lors de l'aménagement de la porte actuelle dans le courant du ^{XIX}^e siècle, alla de pair avec un arasement partiel des maçonneries médiévales et la construction d'un arc segmentaire rudimentaire, lié à une modification du voûtement de la chambre dont la nature est incertaine. L'ampleur des modifications et altérations tardives, l'épaisseur des enduits et des rehaussements successifs de l'espace de passage, d'après la superposition des revêtements et leur limite inférieure qui témoignent indirectement de l'exhaussement progressif du sol, expliquent l'effacement des derniers souvenirs d'un élément-clef de l'histoire des accès de la citadelle.

La « fausse » porte dans la galerie de la courtine occidentale

Le dernier exemple issu de nos recherches sur les portes de la citadelle damascène illustre l'intérêt d'une étude fine des surfaces, de l'état et de l'assemblage des blocs d'un ensemble constructif pour en déceler le remontage tardif : dans la galerie de la courtine occidentale se situe une large ouverture d'époque mamelouke (**fig. 10 a**), moulurée sur le pourtour et sommée d'un *oculus* également mouluré. Prise en tenaille dans l'interstice entre une des plus anciennes tours de la première citadelle ⁵² et une des piles et retombées du voûtement de la galerie, elle s'est fissurée suite à un tassement inégal de ses montants sous une pression pour laquelle elle n'était manifestement pas conçue, insuffisamment protégée par un demi-arc de décharge sur la face arrière bâtie en appui contre la tour. Le passage et l'arc s'inscrivent en effet dans la construction d'une salle adossée tardivement à la galerie de défense, du côté de la cour. L'ouverture, moulurée sur tout le pourtour y compris le seuil, contraste avec son environnement et la grossière maçonnerie en retrait qui surmonte son *oculus* par la délicatesse de son décor, de sa structure et de la taille des pierres, inattendue dans un espace de service à peine éclairé. De nombreuses anomalies observables en détail confirment qu'il s'agit en effet d'un remploi remonté à cet emplacement incommode.

Les blocs de l'embrasure moulurée sont finement taillés au ciseau grain d'orge, entourés dans deux cas d'étroites ciselures lisses. Laissés en attente sur leur face arrière finie plus simplement à la broche, les assises sont chaînées à celles du passage, avec des retailles à la *ṣaḥūṭa* à l'endroit où les deux vantaux tournaient dans leurs crapaudines, pour en faciliter le mouvement. Sur la face antérieure les blocs des piédroits n'ont pas la

50. Edmond El-Ajji, avec l'autorisation de la DGAMS (2005).

51. Les sondages ont confirmé que la reconstruction du faux vestige d'une tour à cet emplacement dans les années 1990 était infondée, au sens propre et figuré.

52. Tour T25, dans laquelle est encastree une inscription datée de l'année 478/1085-1086, probablement contemporaine de la construction. Voir HANISCH 1992 (1993), p. 488-489 et pl. 80d.

même largeur de part et d'autre, une anomalie sans rapport avec l'emplacement actuel de l'ouverture : un bandeau en retrait qui se poursuit du bas en haut à gauche fait défaut du côté sud. Les faces latérales de plusieurs blocs du piédroit nord, plaquées contre l'angle de la tour, montrent des traces de retaille résultant de l'arasement d'un chaînage à carreaux et boutisses. De l'autre côté, on a façonné un semblant de chaînage, de quelques millimètres seulement, pour mieux lier l'embrasure au piédroit de la voûte de la galerie. De légers défauts d'alignement de la moulure accusent les imperfections d'un remontage incommode. Des retailles beaucoup plus considérables sont dissimulées dans la partie supérieure : la seconde assise du couronnement de la porte, qui surmonte le linteau, a été sommairement réduite en sifflet à l'arrière pour mieux s'engager dans l'angle avec la tour, l'interstice étant comblé avec des pierres noyées dans la chaux blanche et dure qui a servi au montage des blocs sculptés, et de certaines parties de l'arc qui abrite le passage. Celui-ci chevauche la dernière assise du couronnement, dont les pierres ont été très grossièrement arasées sur leur face arrière pour les encastrier sous l'arc (**fig. 10 b**), lui aussi entaillé pour former une sorte de chaînage grossier, masqué sous un épais revêtement de chaux blanche dont il ne reste que quelques traces. Toute la partie haute est couverte d'une inscription taillée en ravalement, dont on ne lit que quelques lettres là où l'épiderme de la pierre, façonnée à la *ṣaḥūṭa*, est encore conservé : la formule *al-sultān al-malik...* à la seconde ligne marque le début d'une formule classique de titulature mamelouke ⁵³.

Les moulures de la porte et de l'*oculus* qui la surmonte ont été taillées sans gabarit ⁵⁴. Si le léger décalage des blocs aux joints, conséquence du remontage, ne permet pas de reconnaître avec précision si les faces de joint furent façonnées pour s'accorder parfaitement, l'ensemble de la modénature a été préparé avec grand soin. Il en va de même pour les parties cachées du linteau, à la différence de la face arrière des blocs de l'assise de l'*oculus*, déjà brute à l'origine. La face antérieure de l'ensemble des trois assises du couronnement, y compris le linteau, a été dressée à la *ṣaḥūṭa*, avec des dents relativement grossières, à la différence des tailles grain d'orge fines sur les montants. Si l'inscription paraît avoir été incisée postérieurement dans cette surface inadaptée, la détérioration des pierres, qui eut lieu avant leur remontage sur l'emplacement à l'abri du vent et de l'humidité, suppose une exposition prolongée aux intempéries. Certes les proportions de l'ouverture sont-elles celles d'une porte, mais l'absence d'un seuil et de traces d'usure, tant à l'appui mouluré qu'aux piédroits, assimilent cet élément à une baie d'apparat placée en hauteur, alors que des crapaudines de fer dans le linteau et la retaille des blocs d'embrasure attestent l'existence de deux vantaux et, partant, une utilisation comme porte dans un second temps. La parenté de l'*oculus* avec celui de la façade interne de la porte septentrionale ayyoubide, datée de 613-615/1216-1218 ⁵⁵, la modénature composée d'une alternance de

53. Cette inscription extrêmement détériorée est absente du catalogue de Chevedden, qui fait la synthèse des publications épigraphiques antérieures.

54. D'après les irrégularités et défauts d'accord entre les profils-témoins pris au conformanceur.

55. CHEVEDDEN 1986, n° 11, p. 361-363 ; voir HARTMANN-VIRNICH 2002 (2003), p. 126-130 et fig. 3 ; HARTMANN-VIRNICH 2004, p. 296-298 et fig. 2, 4.

cavet et de tore aplati entre onglets obliques à arête vive, et les proportions de l'appareil qui répondent aux proportions réduites des appareils post-ayyoubides pourraient situer sa réalisation dans le courant du ^{VII}^e/^{XIII}^e siècle, probablement pour un des bâtiments résidentiels à l'intérieur de la citadelle.

Conclusion

La démarche illustrée par ces études de cas ne saurait remplacer l'étude globale. Elle met toutefois en évidence l'intérêt d'une observation fine sélective, indispensable à l'élaboration des outils pour une analyse sensible, capable de révéler et de restituer dans le détail une évolution monumentale dont la complexité renouvelle le regard sur l'ensemble. La chronologie relative, la typologie constructive qui en découle et la distinction des modifications successives comme fondement de l'étude archéologique du bâti, ne sont toutefois que le point de départ pour un retour permanent au monument et à son histoire. Face aux sources épigraphiques et historiques, les traces de la genèse, de la vie et survie de l'édifice, souvent infimes, apportent une vision concrète des faits que les chroniqueurs et les inscriptions relatent, et s'avèrent indispensables pour en comprendre la portée.

Bibliographie

- BARRUCAND, Marianne, 2001 : « La citadelle de Damas : travaux et perspectives archéologiques », *Archéologie islamique* 11, p. 180-187.
- BERTHIER, Sophie, 2005 : « Syrie. La citadelle de Damas », in Pascal MONGNE, *Archéologies. Vingt ans de recherches françaises dans le monde*, Paris, Maisonneuve & Larose, p. 499-500.
- BESSAC, Jean-Claude, 1995 : « Question esthétiques, économiques et techniques dans les constructions hellénistiques de Gaule méditerranéenne », in Patrice ARCELIN, Michel BATS, Dominique GARCIA, Georges MARCHAND, Martine SCHWALLER (éd.), *Sur les pas des Grecs en Occident. Hommages à André Nickels*, Lattes-Paris, p. 393-401.
- BESSAC, Jean-Claude & BOQVIST, Marianne, 2005 : « Les chantiers de construction de la citadelle de Damas : méthodologie et résultats préliminaires », *Arqueología de la Arquitectura* 4, p. 237-249.
- BRAUNE, Michael, 1999 : « Die Stadtmauer von Damaskus », *Damaszener Mitteilungen* 11, p. 67-85.
- CATHCART KING, David J., 1951 : « The Defences of the Citadel of Damascus ; a Great Mohammedan Fortress of the Time of the Crusades », *Archaeologia* 94, p. 57-96.
- CHEVEDDEN, Paul Edward, 1986 : *The Citadel of Damascus*, University of California, Los Angeles, Ann Arbor Microfilms.
- CHEVEDDEN, Paul Edward, 1999 : « Fortification and the Development of Defensive Planning during the Crusader Period », in Donald J. KAGAY (éd.), *The Circle of War in the Middle Age*, Woodbridge, Suffolk, p. 33-43.
- DESCHAMPS, Paul, 1934 : *Les châteaux des croisés en Terre Sainte. I. Le Crac des chevaliers. Étude historique et archéologique précédée d'une introduction générale sur la Syrie franque*, Paris, Paul Geuthner (BAH 19).
- ÉLISSÉEFF, Nikita, 1949-1951 : « Les monuments de Nūr al-Dīn », *Bulletin d'études orientales* 13, p. 5-43.
- ÉLISSÉEFF, Nikita, 1967 : *Nūr al-Dīn : un grand prince musulman de Syrie au temps des croisades*, 3 vols., Damas, Institut français de Damas.
- HANISCH, Hanspeter, 1991 (1992) : « Der Nordwestturm der Zitadelle von Damaskus », *Damaszener Mitteilungen* 5, p. 183-233.
- HANISCH, Hanspeter, 1992 (1993) : « Die seldschukischen Anlagen der Zitadelle von Damaskus », *Damaszener Mitteilungen* 6, p. 479-499.
- HANISCH, Hanspeter, 1993 (1994) : « Der Nordostabschnitt der Zitadelle von Damaskus », *Damaszener Mitteilungen* 7, p. 233-296.
- HANISCH, Hanspeter, 1996 : *Die ayyûbidischen Toranlagen der Zitadelle von Damaskus*, Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag.
- HANISCH, Hanspeter, 2001 : « Die ayyubidischen Wehranlagen der Zitadellen von Harrân und Damaskus. Ein Vergleich », in Urbain VERMEULEN & JO VAN STEENBERGEN (éds.), *Egypt and Syria in the Fatimid, Ayyubid and Mamluk Eras III, proceedings of the 6th, 7th and 8th international colloquium organized at the Katholieke Universiteit Leuven in May 1997, 1998, and 1999*, Louvain, Peeters, p. 61-88.

- HARTMANN-VIRNICH, Andreas, 2002 (2003) : « La porte nord de la Citadelle de Damas (Bâb-al-Hadîd) : premiers apports de l'étude archéologique du bâti », *Bulletin d'études orientales* 53-54, supplément *Études et travaux à la Citadelle de Damas 2000-2001 : un premier bilan*, p. 99-130.
- HARTMANN-VIRNICH, Andreas, 2004 : « Les portes ayyoubides de la citadelle de Damas : le regard de l'archéologie du bâti », in *La fortification au temps des croisades. Actes du colloque de Parthenay, 26-28 Septembre 2002*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 287-311.
- HARTMANN-VIRNICH, Andreas, 2005 : « Regards sur un grand chantier ayyoubide : les portes de la citadelle de Damas. L'apport de l'étude archéologique des élévations », *Arqueología de la Arquitectura* 4, p. 217-236.
- HARTMANN-VIRNICH, Andreas, 2011(a) : « Dialoguer avec le monument : relevé manuel, consolidation et restauration de la porte orientale ayyoubide de la citadelle de Damas (Syrie) », in *Le relevé en architecture : l'éternelle quête du vrai, Actes des journées internationales d'études de l'École de Chaillot, Paris, Cité de l'architecture et du patrimoine, 5-6 novembre 2007*, Lyon, Éditions Lieux Dits, p. 114-129.
- HARTMANN-VIRNICH 2011(b) : « Transcrire l'analyse fine du bâti : un plaidoyer pour le relevé manuel dans l'archéologie monumentale », in Yves GALLET (éd.), *Ex quadris lapidibus. La pierre et sa mise en oeuvre dans l'art médiéval. Mélanges en hommage à Eliane Vergnolle*, Turnhout, Brepols, p. 191-201.
- HUMPHREYS, R. Stephen, *From Saladin to the Mongols: The Ayyubids of Damascus, 1193-1260*, Albany, State University of New York Press, 1977.
- LERICHE, Pierre, AL-MAQDISSI, Michel, GELIN, Mathilde, 2001-2003 : « La fouille des états antiques de la citadelle de Damas », *Annales archéologiques arabes syriennes* 45-46, 2002-2003, p. 445-457.
- MICHAUDEL, Benjamin, 2005 : *Les fortifications ayyoubides et mameloukes en Syrie côtière de la fin du xii^e siècle au début du xiv^e siècle*, thèse de doctorat, 3 vol., Université Paris IV Sorbonne.
- MOUTON, Jean-Michel, 1994 : *Damas et sa principauté sous les Saljoukides et les Bourides (468-549/1076-1154): vie politique et religieuse, Textes arabes et études islamiques*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale.
- MOUTON, Jean-Michel, 2010 : « Damas. Portes et murailles millénaires », *Archéologia* 473, p. 38-50.
- NICOLLE, David, (1988) 1999 : *Arms and Armour of the Crusading Era 1050-1350. Islam, Eastern Europe and Asia*, Londres/Mechanicsburg, PA, Greenhill Books.
- NICOLLE, David, 2011 : *Late Mamluk & Early Ottoman Military Equipment in the Light of Finds from the Citadel of Damascus*, Damas, Institut Français du Proche Orient (PIFD 271).
- SACK, Dorothee, 1989: *Damascus: Entwicklung und Struktur einer orientalisch-islamischen Stadt*, Mainz Am Rhein, Verlag Philipp Von Zabern (Damaszener Forschungen 1).
- SAUVAGET, Jean, 1930 : « La citadelle de Damas », *Syria* 11, p. 59-90, 216-241.
- WULZINGER, Karl & WATZINGER, Carl, 1924 : *Damaskus. Die islamische Stadt*, Berlin/Leipzig, W. de Gruyter.
- YOVITCHITCH, Cyril, 2007 : *Forteresses ayyoubides de la principauté de Damas. Contribution à l'histoire des fortifications médiévales proche-orientales en terre d'islam*, thèse de doctorat, 3 vol., Université Paris IV Sorbonne.
- YOVITCHITCH, Cyril, 2011 : *Forteresses du Proche-Orient. L'architecture militaire des Ayyoubides*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne.

Abb. 1: Damaskus, Zitadelle, Lageplan M. 1:2000

Fig. 1 – Damas, citadelle, plan général de la citadelle d'après HANISCH 1996, fig. 1. 1 : Tour T07, poterne nord ; 2 : Tour T17, façade sud ; 3 : courtine C 06, parement est ; 4 : position de la porte occidentale médiévale ; 5 : position de la baie en remploi jouxtant la tour T 25 sedjoukide.

Vestiges d'une tour pleine antérieure incorporés
dans la façade méridionale de la tour-porte pré-ayyoubide
(Cliché et relevés : A. Hartmann-Virnich)

Face Sud de la tour-porte pré-ayyoubide (en vert)
et pile de la tour-porte d'al-'Adil (en jaune) :
appareil, impacts d'outils de taille et types de joint
(Relevé : A. Hartmann-Virnich)

Fig. 2 – Damas, citadelle, tour-porte pré-ayyoubide T 17, relevé pierre-à-pierre de la face méridionale, du vestige d'une tour antérieure, et de la pile d'angle de la tour-porte ayyoubide T 07 (HARTMANN-VIRNICH 2003).

Fig. 3 - Damas, citadelle, tour-porte ayyoubide T 07, position de la poterne septentrionale : plans d'après WULZINGER & WATZINGER 1924, pl. 60 et HANISCH 1992, fig. 2, et vues du sud et du nord-est (cl. Hartmann-Virnich).

Poterne Nord, face interne : finition dégressive des blocs d'embrasure (rouge et-bleu),
des claveaux (rouge) et des blocs de parement (marron)
(Relevé : A. Hartmann-Virnich)

Poterne, relevé du flanc intérieur occidental de
l'escalier mural et voûte reconstruite
(Cliché et relevé : A. Hartmann-Virnich)

Fig. 4 - Damas, citadelle, tour-porte ayyoubide T 07, relevé pierre-à-pierre de la poterne nord et vue de la poterne du côté de la galerie nord jointive (HARTMANN-VIRNICH 2004-2005).

Fig. 5 - Damas, citadelle, courtine C 06, relevé pierre-à-pierre partiel avec cartographie des impacts de projectiles ; vue d'un boulet encastré dans un vide mural (HARTMANN-VIRNICH 2006 et 2008).

Jointes rubanées : seconde génération
 (restauration d'Ibn Qalāwūn, 713H/1313-1314)
 (Relevé A. Hartmann-Virnich)

Fig. 6 - Damas, citadelle, courtine C 06, relevé pierre-à-pierre partiel avec cartographie du premier rejointoiement d'époque mamelouke (en vert), et position du crénelage d'al-Nāṣir Muḥammad (en rouge) (HARTMANN-VIRNICH 2006 et 2008).

Fig. 7 - Damas, citadelle, relevé pierre-à-pierre des vestiges de la porte ouest d'époque mamelouke à l'intérieur de la chambre annexe de la porterie ottomane, relevé pierre-à-pierre (HARTMANN-VIRNICH 2005).

Fig. 8 - Damas, citadelle, courtine ouest : restitution hypothétique schématique de la porte mamelouke et de l'escalier d'accès à l'étage (Hartmann-Virnich. Mise au net : Maggiori, 2011).

Fig. 9 - Damas, citadelle, courtine ouest : restitution hypothétique du cadre de la porte ayyoubide à partir du fragment en remploi (Hartmann-Virnich. Mise au net : Maggiori, 2011).

Fig. 10 – Damas, citadelle, courtine ouest : relevé pierre-à-pierre de la baie en remploi jouxtant la tour seldjoukide T 25 (HARTMANN-VIRNICH 2003). A : relevé de la face ouest ; B : coupes horizontale et verticale au niveau du lit d'attente engagé sous l'arc de décharge.